

Les planches de l'espoir

Dans les quartiers, les lycées, les prisons, des artistes utilisent l'art dramatique pour débloquer les tensions sociales ou familiales. Les spectateurs y deviennent les acteurs de leur propre vie.

Le Monde

Publié le 24 juin 2003 à 12h17, modifié le 24 juin 2003 à 12h17

Temps de Lecture 5 min.

"Arrête tout de suite ou je te fais une scène !" Scène de ménage, de jalousie, scène d'ouverture ou scène d'intimidation... Qu'à cela ne tienne, la vie mérite bien qu'on la joue. Qu'on "se la joue".

A l'échelle d'une ville ou d'un quartier, dans le quotidien ordinaire d'un lycée ou entre les murs d'une maison d'arrêt, des artistes, de plus en plus nombreux, utilisent le théâtre pour débloquer les tensions psychologiques créées par des situations sociales douloureuses. Pariant sur la mise en scène des aventures humaines pour que la parole, l'envie ou la mobilité momentanément empêtrées soient restaurées.

Quand ça coince, l'idée est de créer du jeu. De déplacer un peu la frontière, de négocier la marge, de trouver de l'air, cette "aire intermédiaire" qui, selon le psychanalyste anglais Donald Winnicott, aide précisément l'individu à exister, entre réalité intérieure et vie extérieure. Quand ça coince, propose encore le psychanalyste et mathématicien Daniel Sibony, il faut *"jouer la situation autrement, c'est-à-dire essayer de découvrir par où elle joue déjà..."* Parce que l'excitation que produit le jeu, poursuit-il dans *Le Jeu et la Passe* (Ed. Seuil, 1997), *"est celle du possible, du choix libre"*.

Application immédiate, au cœur de la Seine-et-Marne. A Chelles, depuis trois ans au printemps, le théâtre municipal invite ses habitants à une soirée pas comme les autres. Un public de sept cents personnes regarde une première fois un spectacle, composé par la Compagnie NAJE (Nous n'abandonnerons jamais l'espoir). Puis ceux et celles qui le souhaitent sont conviés à monter sur scène, pour transformer répliques et dramaturgie.

Histoires d'amour qui tournent court, de chômage qui s'éternise, de mômes qui sèchent l'école pour regarder "Star Academy", de cadre pressuré, de nounou payée au noir ou de journaliste obsédé par son scoop, tout devient matière pour débusquer le "jouable" de l'existence et y retrouver de la foi, de la force, du plaisir. *"Stop !"*, hurle le spectateur quand la scène rejouée ne lui convient plus, quand lui brûle l'envie (et elle vient très vite) d'intervenir *"par solidarité avec un personnage"* - car telle est la règle du jeu.

Monter sur scène agit alors comme un ressort individuel : il ne s'agit pas seulement de modifier un rôle, mais peut-être de dévoiler une petite part de soi restée dans l'ombre. Rien de folklorique, des histoires singulières, tenues à la fois par des comédiens professionnels et des citoyens au parcours quelquefois difficile.

Fabienne Brugel, qui orchestre les interventions, travaille sur le sensible et l'intime sans voyeurisme, croisant les propositions, poussant à la prise de position. Que vaut une parole, qui la prend, qui la donne ? La pièce évolue au rythme des passages de témoins. *"Les gens mettent en scène leurs propres doutes, et ils s'accordent le droit de jongler avec"*, dit Marc Le Glatin, directeur du lieu. Le public, ici, tient vraiment lieu d'*"assistance"*, au sens où l'entend Peter Brook dans *L'Espace du vide* (Ed. Points Seuil), c'est-à-dire une assemblée active, *"tâchant de vivre chaque moment plus clairement, plus intensément"*.

Autre lieu, autre enjeu pour la compagnie NAJE : un atelier de quartier, dans le 19^e arrondissement de Paris. Tous les lundis, une quinzaine d'habitants se retrouvent dans un local en sous-sol de la rue Archereau. Le groupe progresse au rythme des histoires vécues, racontées puis jetées dans le feu de l'improvisation. Tissage, tricotage du quotidien - ce soir-là, Monica, 68 ans, professeur de musique à la retraite, raconte son éviction d'un stage de chant par un animateur qui privilégiait les jeunes visages, et l'a rendue, elle, transparente.

L'improvisation se met en place, et Monica prend le costume de son "agresseur" avec une évidente jubilation. A petits pas, les autres cherchent la réplique pour sortir du malaise, mettre en lumière un jeunisme envahissant. *"D'abord on entre dans l'excitation du jeu, explique Rachida, 30 ans, on agrippe un personnage, puis peu à peu on s'efface, pour laisser place à une éventualité, un sentiment vrai qui tourne."*

Andrée, 60 ans, qui bataille avec de grosses difficultés financières, Gilles, 46 ans, en butte à un bégaiement et une fragile timidité, Emilie, 20 ans, envahie par la figure de sa mère, s'exposent et s'expriment ici sans complexe. Une fois l'histoire personnelle livrée, elle devient un matériau pour faire avancer les relations humaines.

"La difficulté de beaucoup de gens est qu'ils se mettent dans un état statique, au lieu de se sentir dans un événement, commente Daniel Sibony. Or le passage de la chose narrée à la chose jouée, représentée, fait surgir l'événement : avec la scène, on s'attend à ce qu'il arrive quelque chose. Donc la personne va pouvoir sortir de l'état qui l'enferme, de son enclos narcissique, un processus qui a toutes les chances de lui être bénéfique."

Remettre l'individu au cœur du choix et du sentiment d'exister : qu'on l'appelle théâtre d'intervention ou théâtre forum, l'objectif est le même. Et les résultats sont tels que ce jeu-là s'introduit désormais jusque dans les petites et grandes écoles (Centrale en fait usage dans des modules de "développement personnel"), les syndicats (la CFDT l'a expérimenté récemment pour débattre des discriminations raciales) ou encore les professions.

Grâce à ce *"théâtre dans le vif du sujet"*, comme il le désigne joliment, Bernard Grosjean, ancien instituteur devenu comédien, puis directeur de la Compagnie Entrées de jeu, a ainsi travaillé avec les pharmaciens, scènes concrètes à l'appui, sur la peur du toxicomane ou la surconsommation de médicaments.

Entrées de jeu s'immisce aussi dans les collèges et les lycées, où des classes entières d'adolescents vaguement dubitatifs se laissent progressivement attraper par des situations théâtrales qu'ils connaissent pour beaucoup de l'intérieur.

Malaise avec les parents, violence ou perte de contrôle de la situation, de soi... *"Ils interviennent sur scène parce qu'ils sont dans un espace où on peut mettre les choses à distance, tenter des expériences sans risque, dit Bernard Grosjean. Et voir venir les choses avec un temps d'avance."*

Possibilité d'anticiper ou, à l'inverse, de rembobiner le fil du temps pour construire le présent autrement : l'essentiel, sur ces planches, est de rester persuadé que les jeux ne sont jamais totalement faits.

Viviane Chocas

NAJE (Nous n'abandonnerons jamais l'espoir) : 57, rue Roger-Salengro, 92160 Antony. Tél. : 01-46-74-51-69. Entrées de jeu, Tél. : 01-45-41-03-43, courriel : entreesdejeu@wanadoo.fr

Le Monde